

Marcel CLÉBANT

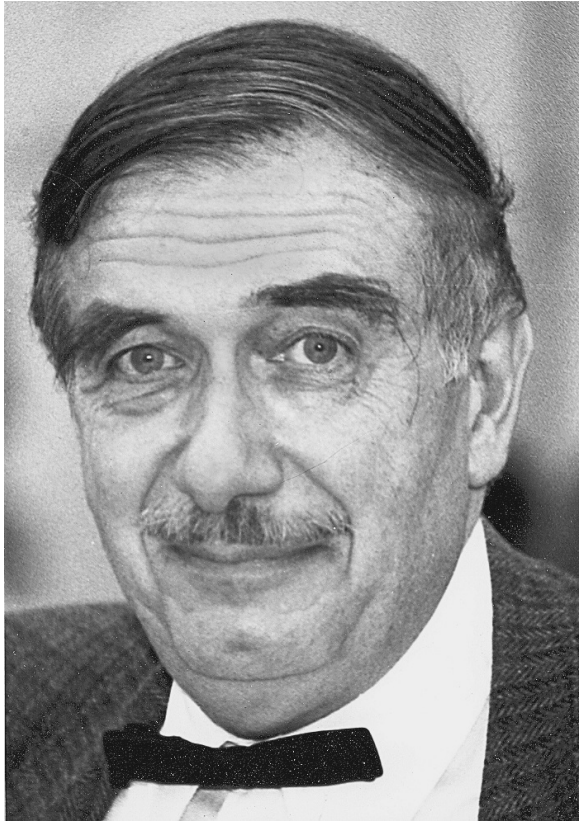


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Thierry DETIENNE

1993

De la *Croisade pour la mer* aux *Chevaux immortels*, Marcel Cléban sillonne le monde des lettres depuis une quinzaine d'années. Récits ou romans, ses livres sont avant tout des histoires ; l'aventure y est reine qui fait la nique aux recherches formelles et à la loi de la futilité qui gouvernent bien des œuvres. Mais l'histoire n'est qu'un prétexte à un questionnement incessant sur le progrès, la civilisation, le pouvoir, l'esclavagisme et la violence.

Biographie

Né à Arlon le 30 janvier 1932, Marcel Clébant passe son enfance dans une maison dont la façade donne sur une rue entre deux casernes, où l'enfant voit passer des armées de soldats, belges, français, allemands et américains, et dont l'arrière donne sur un paisible horizon de forêts, (dont celle d'Anlier), et un monde de champs.

Après avoir été l'élève de Georges Bouillon, à l'Athénée Royal de Virton, il fait des études de journalisme. Il débute au *Monde*, à Paris, dans le service «étranger», puis entre à *Femmes d'aujourd'hui* où il fait une carrière qui le ramène, ces dernières années, à Paris.

Au début des années '60, il lance l'opération *Message à la mer*, une campagne anti-pollution (la plus vaste jamais entreprise dans le monde) qui durera plus de dix ans. Aujourd'hui, il se consacre entièrement à l'écriture.

Un accident grave de santé avait réduit sa mobilité et ses activités voici quelques années. Il s'est éteint en silence le 13 décembre 2003, partant presque sur la pointe des pieds vers sa dernière demeure.

Bibliographie

Récits, essais :

- ***Croisade pour la mer***, Paris, Stock, 1973.
- ***Une vie pour les morts***, Paris, Stock, 1981.
- ***Et Dieu créa les animaux***, en collaboration avec Allain Bougrain-Dubourg, Paris, Robert Laffont, 1986.
- ***Le jardin des hommes***, en collaboration avec Jean-Baptiste Vilmorin, Paris, Le Pré aux Clercs, 1992

Romans :

- ***L'île des oubliés***, Paris, Robert Laffont, 1984. Grand Prix Jules Verne 1985. Traduit en polonais.
- ***Quand les dieux souriront aux nègres***, Paris, Robert Laffont, 1986. Prix France-Belgique de Littérature 1986.
- ***Les chevaux immortels***, Paris, Robert Laffont, 1988. Traduit en polonais.
- ***Le semeur aux yeux verts***, Paris, Belfond, 1992.

Texte et analyse

Lorsque j'arrivai au pied de la passerelle d'embarcation, un vieux nègre sortit de l'ombre. Il boitillait en s'appuyant sur un bâton au bout duquel pendait un collier de crêtes de coq. Et il me barra le passage en tendant une main élaguée de quatre phalanges.

— *Canne à sucre, Sir, précisa-t-il d'une voix plaintive.*

C'était sans doute un esclave échappé jadis d'une plantation des Antilles, après qu'un coup de machette maladroit l'eut mutilé.

— *Canne à sucre, Sir, répéta-t-il, en redressant la tête.*

Je cherchai son regard. Mais la lune grise, qui éclairait ce quai sinistre, mettait seulement en évidence deux globes tout blancs. Sans iris, ni pupille, car il était aussi aveugle...

— *Canne à sucre : **queue du diable**, conclut-il, résigné.*

Et il me tendit encore plus largement sa main infirme. Je sortis de ma poche la première pièce qu'effleurèrent mes doigts. C'était un dollar en argent, bien trop pour une aumône. Tant pis, une charité aussi généreuse me serait certainement un heureux gage, pour le long voyage que j'allais entreprendre. Le vieil homme étreignit avec émotion le métal, avant de me dire, en hochant la tête :

— *Vous êtes bon, Sir. N'embarquez pas sur ce bateau. Il pleure de partout.*

Mais on n'attendait plus que moi pour lever l'ancre. J'écartai doucement le vieillard et commençai à gravir la pente de fer. La nuit effaça le mendiant en même temps que je l'entendis répéter une dernière fois :

— *Canne à sucre : **queue du diable**...*

Le commandant était un homme de haute stature, et d'une étonnante maigreur, à laquelle la raideur de son attitude donnait une dimension fascinante, au point qu'il m'apparaissait, vu depuis la passerelle, comme un de ces totems de bois que certaines tribus indiennes placent à l'entrée de leur village, pour écarter les mauvais esprits et les étrangers.

— *Vous êtes en retard, Herr Doktor!*

— *Je vous prie de m'excuser, Herr Kommandant, la diligence qui devait...*

Ce fut à ce moment-là que le vent apporta une plainte lugubre :

— *... Ce bateau pleure de partout, Sir! Revenez!*

La lumière blafarde de la lampe-tempête, qui balançait au-dessus du pont, tordit des ombres inquiétantes sur le visage du Kommandant.

— *C'est encore ce vieux fou de mendiant aveugle qui rôde autour de la passerelle. Ne l'écoutez pas! Et suivez-moi! Je vais vous montrer votre cabine!*

Si cette nuit-là j'avais écouté le nègre fou, je me serais épargné bien des épreuves. Mais j'aurais raté un long voyage sur un océan d'adversité, contre les hautes vagues duquel cela valait, malgré tout, la peine de se battre.

(Quand les dieux souriront aux nègres, p. 9-10.)

Cet extrait qui ouvre le roman est porteur d'une forte charge émotive. L'obscurité (*sorti de l'ombre*) et l'impersonnalité du lieu *au pied de la passerelle d'embarcation* sont propices à une ambiance mystérieuse que renforce encore l'événement : un jeune médecin s'apprête à monter à bord d'un bateau inconnu sur lequel il a été engagé.

Cette tension ambiante demeure tout au long de l'extrait et elle est entretenue par l'intrusion de divers éléments narratifs. Le premier surgit de l'ombre sans attendre : *un vieux nègre*. Son boitillement et son *bâton au bout duquel pendait un collier de crêtes de coq* campent un personnage hors du commun, impression que confirment la main qu'il tend, *élaguée de quatre phalanges*, et ses premières paroles, énigmatiques. Mystérieux, ce personnage s'apparente à la douleur (*voix plaintive*) et éveille la pitié. Le narrateur s'imagine les causes de cette mutilation.

Mais sa réplique revient déjà, lancinante. Avec sa variante (*Canne à sucre, Sir / Canne à sucre : queue du diable*), elle rythme la scène comme une forme de court refrain.

Nouvelle progression : voici que le visage apparaît et que le peu de lumière (*la lune grise*) tamise l'horreur : vieux, mutilé, le noir est aussi aveugle et sa face est insoutenable au regard *des deux globes tout blancs*. La gradation est évidente : soulignée par *aussi*, elle atteint son paroxysme et reste comme muette «...».

Troublé, le narrateur va machinalement à sa poche : ses gestes précèdent sa pensée. Une fois encore, il tente de se rassurer, de raisonner. Mais les paroles du vieux viennent le relancer. Les lamentations se font mise en garde. Le ton est respectueux (*Sir*), voire théâtral. Et si l'injonction est claire (*N'embarquez pas sur ce bateau*), les raisons demeurent vagues (*Il pleure de partout*). Cette réplique amène une progression en même temps qu'elle nourrit la tension de l'intrigue.

Y succède une nouvelle phase de maîtrise de soi. Le narrateur prend conscience des contraintes horaires et il franchit cette limite spatiale que constitue la passerelle. La scène défile avec la précision et la sobriété d'une note de scénario : *La nuit effaçait le mendiant en même temps que je l'entendis répéter une dernière fois...* L'information est réduite au minimum de mots et elle ne concède rien à l'emphase que pareille scène pourrait suggérer.

Apparaît alors le deuxième personnage dont la taille – *de haute stature* – et le maintien – *raideur* – offrent un contraste total avec le mendiant. Le narrateur s'avoue impressionné (*dimension fascinante*) et son esprit, comme pour se rassurer, a recours à l'image sécurisante des *totems de bois*. Mais cette image renforce aussi le concept de raideur, de maigreur et de sécheresse des traits.

Les premières paroles du Kommandant sont un reproche : la dureté du *Herr Doctor* chasse le velours du *Sir*. À noter l'absence de salutation. Vient ensuite une réplique du narrateur, la première depuis le début de la scène, et elle demeure inachevée (...). L'on remarque que cette scène ne comporte en fait aucun dialogue réel. Les paroles demeurent comme suspendues dans le vide, figées par le malaise général. L'écho résonne à nouveau dans la dernière intervention du vieux nègre, *plainte lugubre*.

Le malaise tourne à l'angoisse ainsi que le suggèrent *blafarde* et *inquiétantes* tandis que l'impression d'irréel subsiste (*tordit*). L'allusion aux jeux de l'éclairage joue ici un jeu déterminant et elle déplace l'attention sur le visage du Kommandant, annonçant ses paroles qui confirment le contraste entre les deux personnages. Différents, ces deux mondes sont aussi opposés. La folie attribuée au mendiant jette une frontière que consolide encore le ton catégorique du conseil : *Ne l'écoutez pas!*

Les quelques lignes qui clôturent l'extrait ne lèvent en rien la portée énigmatique de cet épisode liminaire. Ces réflexions anticipatives (voilées par l'emploi du conditionnel) attisent l'attention du lecteur ; le mystère reste entier, mais des mots tels qu'*épreuves*, *océan d'adversité* et *se battre* sont plus que prometteurs...

Cette scène sans dénouement réel témoigne d'un savoir faire subtil de conteur. Quelques phrases suffisent à camper un décor dominé par l'obscur (celui de la nuit, de la couleur du vieillard et de ses propos) que ne troublent que quelques éclairages furtifs et mouvants. L'écriture est sobre et classique. Aux dialogues brefs succèdent des phrases harmonieuses. Les répliques scandent la progression du récit et coupent net toute réflexion superflue, réduisant ainsi la narration à son strict minimum. La charge émotive demeure cependant intacte et cette scène introductive, à laquelle aucune information n'apporte un éclairage précis, empreint tout le roman du mystère de ses formules lancinantes.

Ainsi que le souligne Georges Sion, *Marcel Cléban*t raconte avec tout ensemble une imagination prodigue et une impitoyable économie.

Extraits

Les pétroliers-pollueurs finiront par être un jour pris dans un filet serré de lois internationales très sévères, ne tenant plus aucun compte de leurs profits. Mais il y a d'autres pollueurs. Et il ne faut pas les laisser dans l'ombre. Détruire «en direct» la mer, c'est d'abord l'affaire des transports de pétrole non équipés de séparateurs, des barques de pêche ou des yachts qui vidangent leur carter dans les ports, des déchets radioactifs immergés sans réelles précautions, des navires qui ont coulé et dont la rouille finit par ronger les réservoirs de carburant... Et puis il y a les pollueurs «indirects», ceux qui jettent la mort dans les fleuves et les rivières qui coulent toujours vers la mer depuis que le monde existe. Nous allons aussi attirer l'attention sur eux !

Tribune : Strasbourg, à cinq cents kilomètres de la côte. Est-ce à cause de son étymologie (son nom signifie le «bourg des routes», la «ville-carrefour») que dix-huit nations y ont installé le Conseil de l'Europe? Vingt généraux y sont nés, dont Kléber et Kellerman. Gœthe fréquenta son Université, tandis que Gutenberg y séjourna assez longtemps. Le XIXe siècle a renforcé encore la vocation de «carrefour» de la cité alsacienne. Et c'est l'eau qui lui a donné ce nouveau souffle. Depuis un siècle, le Rhin, fleuve sauvage, a été aménagé. De longs et énormes travaux ont raboté ses méandres, asséché ses bras, régularisé son cours, à l'aide de digues... Il est devenu un fleuve bien navigable, véritable route de l'eau dont le port de Strasbourg, avec ses trente et un kilomètres de quai (le 5e de France), est la couronne. Un réseau de canaux le relie à la Seine et au Rhône. Plus que jamais, Strasbourg est un carrefour vivant confirmé dans sa mission par les dix mille bateaux qui font chaque année escale dans son port... Il n'existe guère de meilleur cadre pour s'attaquer à la pollution de la mer par les fleuves charrieurs d'ordures.

(Croisade pour la mer, p. 151-152.)

Les usines se multipliaient et inondaient de leurs catalogues et prospectus jusqu'à la plus modeste entreprise de Pompes funèbres. Aujourd'hui, il n'est plus possible de faire autrement que d'employer des cercueils d'usine... Et je le regretterai toujours ! Jamais ils n'auront une âme comme ceux qui sortaient des mains de l'ébéniste ou même du menuisier. Mais ils coûtent moins cher et sont disponibles en toutes quantités et dans des délais très courts. Ainsi, il est possible de faire face à n'importe quelle situation et même aux conséquences d'une épidémie ou d'une guerre civile. Le coût sans cesse croissant de la main d'œuvre et particulièrement de celle spécialisée dans le « sur mesure » a condamné le bon vieux cercueil « fait main ». Tout comme le bon vieux pain pétri par les paumes du boulanger... Machine et standardisation deviennent de plus en plus les communs dénominateurs de notre vie et même de notre mort...

Mais ce jour-là, on vivait encore quasi normalement, et mon père avait besoin de moi, une fois de plus, pour lui « donner la mesure »...

— *Dépêche-toi, Jérôme ! Il faudra le livrer encore ce soir !*

Je tirai avec précaution le « pans coupés » pour le redresser à la verticale. Puis j'en dévissai le couvercle pour entrer dedans. Mon père se tenait debout devant moi, attentif comme un tailleur de luxe devant un client à habiller pour un bal de cour royale. Lentement, il passa la main entre le bois et mon veston, des épaules aux hanches, avant de déclarer, satisfait :

— *Je pensais bien que celui-ci conviendrait, mais je voulais en être certain. Il faudra que tu lui passes un coup de chiffon pour qu'il brille sans éblouir...*

**(Une vie pour les morts, les 10.000 enterrements
de Jérôme Lambert, p. 87-88.)**

Au cours de la guerre 40-45, des soldats américains sont maintenus prisonniers dans une grotte, sur une falaise d'une île. La vie du groupe s'organise sous l'égide de Dear Leader.

Mélody Jo avait posé son bloc sur le sol et commençait à le frotter.

— *Tu vois, Hopie, m'expliqua-t-il enfin, tu prends ta pierre comme ça. Et tu la polis sur le sol, de six côtés, pour obtenir le cube le plus parfait possible.*

— *Et ensuite?*

— *Ça te prendra un bon bout de temps, si tu veux réussir un cube homologable par un Dear Leader...*

— *Alors, après?*

— *Après? Rien. Le temps aura passé. Et le temps qui passe, de n'importe quelle manière, nous rapproche de notre libération, si lointaine soit-elle...*

Je cherchai à mon tour le meilleur angle de contact pour ma pierre. Et je me mis à la pousser vers l'avant, vers l'arrière, retrouvant d'emblée le rythme d'un geste millénaire dont le va-et-vient fascinant me procura vite un étrange sentiment de sécurité. Combien d'heures frottai-je ainsi sans voir le profil d'un cube naître de mes mains de plus en plus enkylosées? Melody Jo dut se douter de ma déception. Sans abandonner son ouvrage ni des doigts ni des yeux, il me souffla :

— *Ne te décourage pas, Hopie. Cette pierre est dure, quoique légère. Mais avec beaucoup de persévérance, tu parviendras à en faire un vrai cube. Si c'était trop facile, on se laisserait vite et on perdrait une occasion de faire passer le temps sans risques...*

— *Sans risques?*

— *Sans risque de cafard. Si tu concentres toutes tes forces physiques et mentales sur un travail manuel à caractéristiques artistiques, tu finis par t'abstraire de ta condition présente. Tu oublies alors les servitudes du passé et les incertitudes de l'avenir. Il paraît que c'est l'évasion des créateurs. C'est Dear Leader qui nous l'a appris.*

— *Nous « créons » donc des cubes...*

— *Oui. Et les plus parfaits possible.*

Et nous continuâmes le polissage de nos gros cailloux grisâtres. Jusqu'au moment où Dear Leader se redressa en s'étirant :

— *Assez pour aujourd'hui ! Nous allons maintenant penser à nous garder en forme pour le jour où nous pourrons reprendre activement la guerre. Mais avant de commencer les exercices, dis-nous, Hopie, quand viendra ce jour...*

*Hopie ? Ah, oui, **Hopie**, c'était moi. Parce que mon rôle consistait à ravitailler en espoir le malheureux équipage de ce vaisseau perdu dans le secret d'une grotte inconnue. Et je répondis très sérieusement :*

— *Quand les canons de la marine tonneront encore plus près...*

Cela ne voulait pas dire grand-chose, mais je fus néanmoins surpris d'avoir prononcé cette phrase d'une voix si solennelle qu'elle lui donnait une résonance d'authenticité. Je compris vraiment son impact en rencontrant le regard troublé de Dear Leader.

— *Merci, Hopie, me dit-il avec une nuance de reconnaissance dans la voix.*

Un bateau apparaît au loin. Les prisonniers s'organisent pour manifester leur présence...

Un bruit que je connaissais bien confirma que le compte à rebours de notre libération avait commencé. C'était celui des pierres à feu que Dear Leader entrechoquait à grands coups secs, pour créer les longues étincelles qui permettraient d'enflammer une torche de feuilles sèches. Et je sentis l'odeur âcre de la fumée...

Ça y est! Tu as encore réussi, Dear Leader!

Jamais je ne comprendrais comment il parvenait à tirer de ces pierres des étincelles chaudes. Lorsqu'un jour il m'avait mis au défi de le faire, je n'avais obtenu que quelques courtes étincelles qui me semblèrent froides. Ni Al, ni Melody Jo n'étaient sans doute capables de faire mieux.

— Il se rapproche encore!

— Toujours droit sur nous?

— Toujours...

— Alors?

— J'attends qu'il soit encore un peu plus près. Le tas de feuilles ne fera qu'une belle mais trop brève flambée. Il ne faut pas rater notre coup!

Et le bateau venait réellement sur nous! Je commençais à distinguer sa proue fendant les flots! Un triangle sombre panaché de lumière! Cargo? Pétrolier? Bâtiment de guerre? Peu importait! Il serait bien assez grand pour donner une petite place à six pauvres types qui ne pesaient guère lourd. Hourra pour le commandant! Hourra pour l'équipage!

— Attention! Je boute le feu au tas de feuilles! Un mélange paradoxal de joie et d'inquiétude nous comprimait le cœur. Sauvés! Nous allons être sauvés!

*L'image triangulaire grandissait toujours entre l'horizon et le bord de notre trou. Puis la fumée envahit la grotte, nos orbites et nos gorges. Mais dans les volutes grises, de longues flammes rouges appelaient au secours! « **C'est nous! C'est nous, les oubliés!** »*

Impossible de ne pas nous repérer! Merci les flammes! Je vous embrasserais, si je n'avais gardé dans mes tripes le souvenir de la mer enflammée qui me poursuivait depuis l'hydravion en feu!

La fumée nous aveuglait.

— *Il faut savoir où il est, dis-je tout joyeux. Je vais essayer de sortir de la fumée!*

Parvenu au bord de notre trou, je me frottai les yeux avec précaution, et entrouvris les paupières.

— *Alors Hopie? Il est presque là?*

J'hésitai à répondre. Le bateau semblait avoir changé de place.

— *Alors Hopie? Il est comment?*

— *Il... Je crois qu'il se trouve maintenant plus à droite. Et qu'il n'a pas grossi...*

— *C'est impossible! S'il était passé vers la droite, tu devrais le voir plus petit!*

Dear Leader fut le premier à mes côtés pour scruter l'océan.

— *C'est vrai, tu as raison, Hopie. On dirait qu'il a dévié vers la droite. Et d'au moins trois à quatre milles... C'est curieux, aucun bateau ne peut aller si vite. À moins de faire un grand bond de côté...*

— *Tout de même, insistai-je, c'est bizarre comme il...*

— *Bizarre ou pas, trancha Dear Leader, je vous répète qu'il est impossible qu'ils ne nous voient pas! Mais on ne sait jamais... Il suffit que les hommes soient un peu trop longtemps occupés par une manœuvre... Il vaudrait mieux...*

— *C'est vrai que notre signal ne va pas durer...*

— *Il faut prolonger la vie de notre feu! Vite, il va s'éteindre! Jetez vos paillasses sur les dernières flammes!*

Nous retournâmes à tâtons vers nos places, pour prendre à pleines brassées les feuilles sèches qui assuraient à nos nuits moites un relatif confort. Et le feu continua à vivre le temps d'une, deux, trois, quatre, cinq, six paillasses...

— *Cette fois ils nous verront! répétait sans se lasser Dear Leader.*

Mais les flammes avaient beau monter hautes et claires dans les arabesques de fumée, le bateau restait désespérément immobile. Pire : il semblait maintenant se déformer! Et ce fut comme si son ventre se diluait peu à peu sur la mer!

Un jeune médecin découvre la cargaison d’esclaves noirs que renferment les cales du bateau sur lequel il s’est embarqué. Il apprend avec horreur les pratiques de la marine négrière.

— *Nos hôtes sont installés, Signore Dottore. Il est temps de leur rendre visite.*

Un escalier étroit nous mena au-dessus du premier entrepont-dortoir. Il y avait là plus de cent nègres, étendus côte à côte. Je les découvrais, immobiles par manque d’espace, depuis un aplomb de surveillance où veillait un marin arabe, armé d’un mousqueton.

C’est affreux, lieutenant Benefattore, ils sont là... comme des cuillères...

— *Vous avez le sens de l’observation, et du mot qui en traduit exactement le résultat. Car c’est justement l’expression que l’on emploie dans la marine négrière : **disposer comme des cuillères.***

Mais un hurlement de bête piégée l’interrompt brutalement. Un autre lui répondit, puis un troisième. Enfin, tout le triste plateau de cuillères humaines devint porteur d’un seul cri désespéré!

— *Ne vous alarmez pas, Signore Dottore, c’est normal, ils ne savent pas encore que nous les amenons au paradis. Ces malheureux ont tellement l’habitude de l’enfer.*

Alors, comme une vague plus haute déferle sur d’autres, des cris plus aigus envahirent l’entrepont! Et des ombres bondissantes entrèrent dans la vaste cellule! Sept hommes, entièrement nus, le corps bariolé de couleurs vives, avec une dominante de craie blanche! Tous portaient un masque horrible, dans lequel grimaçait une bouche monstrueuse... Le septième officiant sautillait maladroitement. Son corps, d’une maigreur extrême, était le plus soigneusement peinturluré, mais semblait le plus fragile. Les autres avaient la souplesse d’un animal, tandis que le sien avait la gaucherie d’une marionnette.

— *Ce carnaval...*

Mais le lieutenant ne me laissa pas poursuivre.

— *Nécessaire! me coupa-t-il. Nécessaire pour le bien de ceux que nous tentons de sauver! D’abord il a fallu que nous les attachions parce que...*

En regardant mieux, je les découvris enchaînés deux par deux, le poignet et la cheville droits de l'un, au poignet et à la cheville gauche de l'autre.

— ... *Parce que ces pauvres diables sont des primitifs, qui ne comprennent pas le bien qu'on leur fait. Ils sont tellement habitués à ce qu'on ne leur fasse que du mal ! Ils ont peur qu'on les emmène dans l'enfer des enfers. Et pour y échapper, ils se suicideraient, si on ne les en empêchait pas en les attachant.*

— *Ils ne vont pas faire le voyage jusqu'au Brésil enchaînés dans cette souricière !*

— *Nous les garderons entravés seulement tant que les côtes d'Afrique seront proches. Curieusement, plus on s'éloigne, plus ils se calment. Et même, ils finissent par oublier leur envie de se supprimer. (1)*

(Quand les dieux souriront aux nègres, p. 96-97.)

Mathieu Lanthelme a rejoint le Transvaal pour prêter main forte au peuple boer qui lutte contre les Anglais. Vétérinaire, il se voit confier une monture prise à l'ennemi.

Ce cheval normand devenu cheval de hussard anglais était une véritable monture de bataille. Très certainement entraînée selon une méthode classique. Déjà en usage dans la cavalerie de Napoléon. Des paille-pied, ou leur équivalent, passaient des heures, jour après jour, à tenter de surprendre l'animal par des bruits de casseroles, des cris, l'éclatement de pétards. Au début lui offrant, ensuite, une friandise. Afin de l'habituer à associer bruit inattendu et récompense. Après cet entraînement, le cheval n'avait plus peur du fracas de la bataille. Ni de son animation, car les paille-pied avaient aussi pour mission de lui jeter brusquement dans les jambes des paniers, bâtons, bottes de paille.

Le jeune vétérinaire réprouvait ce mode de dressage. Du reste, le mot « dressage » le choquait. Il lui préférerait celui d'éducation, comme pour un

1. Comportement confirmé par de nombreux récits et témoignages de négriers.

enfant. Ce qui n'excluait pas la fermeté, si nécessaire. Mais impliquait avant tout beaucoup de douceur, de compréhension et d'amour.

*Ignorant le nom de sa nouvelle monture, il avait fini par l'appeler Hââr, parce que ce son guttural devait, pensait-il, lui rappeler un vague « déjà entendu » dans son passé militaire. Ceux qui, à Saumur, avaient eu l'occasion de visiter les garnisons anglaises, caricaturaient volontiers les sergents-majors de la reine Victoria, en imitant leurs fameux débuts de commandements gueulés à pleins poumons. Avec une syllabe de ce genre : « **Hââr ...!** » Triomphe de l'habitude retrouvée, le cheval de hussard britannique avait fini par réagir à la répétition de ce nom improvisé.*

Hââr, le normand colonisé par l'Angleterre, n'était en aucun point comparable à Eve. Même dans sa manière de galoper ou de sauter. Chacun de ses gestes était la répétition de l'enseigné par l'homme. Quand il sautait, c'était toujours avec l'hypothèse pesant sur les chevaux que l'on a forcés à abdiquer leurs instincts; il se référait à des schémas appris. Tandis qu'Eve, patiemment encouragée dans l'épanouissement de ses qualités naturelles, sautait avec son intelligence propre. Hââr, en dehors de son bagage d'expérience sous contrôle, ne savait pas improviser devant un obstacle de type nouveau.

Qui montait Hââr, juste avant lui? Question plus importante qu'elle ne paraissait au premier abord, car elle avait une trame morale. Était-ce le propriétaire à la tabatière en argent, avec le portrait en couleurs de la reine Victoria? Ou ce hussard presque enfant, aux jambes maigrichonnes enserrées dans des bandes molletières kaki? Hââr était peut-être l'héritage, par la violence, d'un de ces trois hommes!

Le cheval normand transformé en matériel anglais devenait maintenant, pour Mathieu Lanthelme, un monument qui lui rappelait que cette guerre était moins simple sur le terrain que sur les glorieuses gravures des journaux.

REDOUTÉ, LE RAPHAEL DES ROSES

Ce passionné de botanique naquit en 1759 à Saint-Hubert, aujourd'hui en Belgique, et fut le peintre préféré de quatre souveraines : Marie-Antoinette, l'impératrice Joséphine, la reine Hortense de Hollande (fille de Joséphine) et Marie-Amélie, épouse de Louis-Philippe. Son œuvre est à la fois celle d'un artiste génial et celle d'un observateur méticuleux. Il est l'auteur de grandes et précieuses collections de peintures botaniques, comme les huit volumes des Liliacées, qui comprennent 486 planches et exigèrent quatorze ans de travail, ou les trois volumes des Roses, présentant 178 plantes, qui parurent sous la Restauration. Un an avant sa mort, en 1840, il publia encore Roses nouvelles, qu'il dédia à l'une de ses disciples les plus enthousiastes : Louise-Marie de Belgique, fille de la reine Marie-Amélie de France.

Mais Redouté, que son immense talent avait fait baptiser le « Raphaël des roses », a aussi révolutionné la technique de la peinture des fleurs. Il a en effet préféré l'aquarelle à la gouache, généralement utilisée dans le domaine de l'iconographie botanique. Avec brio, il démontra la supériorité de l'aquarelle, qui donne des couleurs transparentes, fraîches et délicates, et permet de reproduire avec exactitude des détails indispensables à l'étude botanique. Tandis que la gouache s'empâte et ne peut rendre toute la finesse des fleurs. Ainsi Pierre-Joseph Redouté apporta à la connaissance d'une partie du monde botanique de son époque, en plus de son talent et de sa science, la maîtrise d'une technique nouvelle, qui fait de ses peintures non seulement autant de chefs-d'œuvre, mais des témoignages d'une grande authenticité.

REPAS « À LA CARTE » POUR LES MORTS... EN ÉGYPTE

Les Égyptiens croyaient à la survie des morts ; ils étaient donc obligés de les nourrir. Cette pratique très astreignante fut souvent remplacée par des représentations sur les parois des tombeaux, figurant une table couverte des mets nécessaires aux deux principaux repas. Des « pancar-

tes-menus» étaient jointes et en donnaient la liste, ce qui apporte des renseignements précieux sur les boissons et aliments consommés entre 1500 et 1200 avant J.-C. On a pu ainsi identifier : du vin, de la bière, du pain et du miel, des oignons, des poireaux, des radis (2), de l'ail, des pastèques, du raisin et des melons... Quant à l'huile d'olive, elle servait à la cuisson et à l'éclairage.

La bière était la boisson nationale des anciens Égyptiens. Elle était contenue, comme l'eau, dans des amphores piquées dans le sol. La bière étant un monopole du roi, les amphores étaient marquées de son signe, ce qui permet de les dater. Il en était de même pour les jarres réservées au vin. Les Égyptiens étaient de grands buveurs et, du moins les Grecs le croyaient-ils, savaient préparer un remède à base de chou pour lutter contre, sinon les méfaits de l'alcoolisme, du moins la « gueule de bois »!

RELIGION ET ÉCOLOGIE

Il n'est pas rare, dans les débats actuels sur la préservation de l'environnement, que la défense et la protection de la nature soient présentées comme des exigences « sacrées ». Dans l'univers rationnellement désenchanté d'une modernité que son obsession productive a conduite à la mise à sac de la planète, on les associe souvent à la redécouverte d'un ordre transcendant qui s'impose à l'action humaine.

Les références spirituelles et religieuses de la contestation écologique de l'ordre technico-industriel sont ainsi fréquemment mises au service d'une protestation, implicite ou explicite, contre les orientations d'une modernité qui a transféré sur l'homme l'attribut divin de la toute-puissance. Cependant cette modernité elle-même s'ancre pour partie dans une tradition religieuse – juive chrétienne – qui justifie théologique-

2. La représentation ne permet pas de discerner avec précision certains légumes à racine de l'époque, tels que raifort, radis..., plantes qui, du reste, depuis lors, ont beaucoup évolué par la sélection dont elles ont été l'objet.

ment la domination de l'homme sur la nature, et qui associe cette « prise sur le monde » à l'exercice de la liberté qui est au principe du rapport de l'homme à Dieu.

Un colloque a réuni récemment (3) des théologiens, des philosophes, des historiens et des sociologues des religions, pour tenter de saisir comment les traditions juive et chrétienne ont modelé différentes manières de poser, dans la pensée et dans l'action, le rapport de l'homme à la nature, et comment celles-ci, aujourd'hui, imprègnent et travaillent certains courants de la réflexion écologique. On s'est intéressé, dans la même perspective, aux interventions des institutions religieuses dans un domaine où se joue, de façon décisive, l'avenir des sociétés modernes. Quatre thèmes furent développés : – nature et création dans les traditions juive et chrétienne, – religion, rapport à la nature, modernité, – mouvements écologiques et mouvements religieux, – les institutions religieuses et le défi écologique.

(*Le jardin des hommes*, p. 331-332.)

Quelques minutes avant minuit, l'avion avait embarqué six hommes, répartis le long de la carlingue de manière à être tous séparés par un siège vide. Impossible de parler à son voisin. Les instructions étaient d'ailleurs formelles :

Silence absolu. Aucun contact avec les autres membres de la mission.

Un éclairage violent contraignait les paupières à se plisser, et les pupilles à se contracter. C'était voulu, les conditions du départ avaient été étudiées pour passer par des phases de rupture brutales ; du blanc éclatant au noir intégral, sans le moindre temps d'adaptation.

— Il faut, insistaient les officiers « psy », obliger ces hommes à

3. A Paris, les 28 et 29 novembre 1991, à l'initiative du ministre français de l'Environnement, service de la Recherche (Bernard Kalaora et Martine Berlan).

franchir une frontière très nettement marquée.

Les six cobayes réalisaient ainsi plus complètement qu'ils étaient désormais en dehors de cette civilisation qui, depuis leur naissance, conditionnait leur comportement.

Au dernier moment, malgré l'entraînement qu'ils avaient subi, tous éprouvaient une peur qu'aucun ne parvint à dominer. Et tous se reprochèrent avec rage d'avoir un jour accepté de participer à cette expérience imaginée par un psychologue militaire. L'un après l'autre, ils se forcèrent à sauter dans le vide, et jamais une nuit ne leur parut plus obscure...

— *Où sont les autres? répéta l'homme qui venait de toucher le sol. Sa fonction à la « Cellule psy » lui avait permis de connaître l'identité des autres parachutés. Mais il n'avait jamais pu leur parler.*

Un éclair lézarda la nuit, précédant un interminable roulement de tonnerre. Un vent furieux se leva avec une force de fin de monde. Les rumeurs de vagues se changèrent en hurlements assourdissants, et la tempête s'abattit d'un seul coup sur le sable. L'homme tenta vainement de se relever.

[...]

Un contact gluant, qui glissait lentement sur sa joue gauche, finit par le réveiller. D'un index courbé en hameçon, il tenta de décrocher la chose. Mais elle était soudée à sa peau. Avant d'y parvenir enfin, il dut recommencer plusieurs fois, jusqu'à se griffer. L'agresseur était une épaisse sangsue tropicale abondamment gorgée de sang.

Dans son sommeil, il avait fini par se retourner pour se mettre sur le dos. Son corps, presque nu car il ne portait qu'un short sans poche, était ponctué de taches noires et grises. Des dizaines d'autres sangsues avaient accroché leurs sales ventouses sur ses jambes, ses bras, sa poitrine, ses épaules, son cou.

[...]

— *Le soleil est revenu! lança-t-il pour tenter de se rassurer en*

écoutant le son de sa voix.

Puis il tendit l'oreille vers la mer, et ajouta sur un ton plus bas :

— Mais la tempête fait encore rage tout près d'ici!

En réalité, dans la hiérarchie des tempêtes, celle-ci méritait le nom de tornade. Les violents tourbillons d'air qui l'animaient avaient, sur son passage, redistribué de nombreuses cartes du décor, arrachant des éléments d'un endroit, pour les jeter dans un autre.

(Le semeur aux yeux verts, à paraître en sept. 1992.)

Synthèse

Marcel Clébant se fit d'abord connaître lorsqu'il mena l'opération «Bouteilles à la mer» au début des années 70. Alors journaliste à *Femmes d'aujourd'hui*, il avait perçu bien avant d'autres l'enjeu des grands problèmes de pollution que le monde découvrait à peine. Son action connaît un retentissement mondial. Abattant les frontières, il se trouve des alliés de marque dans le monde entier. Avec lui, les gouvernements apprennent que la pollution s'étend dans les océans au gré des courants marins. Dans la foulée de ce périple, il rédige ***Croisade pour la mer***, un texte riche en anecdotes et en réflexions personnelles. L'occasion n'est cependant pas seule à faire l'écrivain. Ainsi qu'il se plaît à le préciser, l'écriture n'est pas pour lui une vocation tardive mais bien une vocation qui n'a que tardivement trouvé à s'épanouir.

Celui que l'on range désormais parmi les «pionniers de la révolution écologique» sait que le sort des mers est intrinsèquement lié à celui du règne animal. Lorsqu'il rédige ***Et Dieu créa les animaux*** avec Allain Bougrain-Dubourg, il retrace les étapes de la longue histoire qui unit l'homme et l'animal. Enfin, dans ***Une vie pour les morts***, Marcel Clébant prête sa plume à un «croque-mort tendre» qui, après quarante années de métier, livre ses souvenirs et ses réflexions sur la mort et sur le cérémonial qui l'entoure. Par-delà l'humour ou la gravité des souvenirs, il contribue à donner ses lettres de noblesse à ce métier incontournable que certains pratiquent avec conscience et respect.

Restent les romans; point de rupture, car pareil itinéraire ne peut mener qu'en terre humaine, au dernier maillon de la chaîne de vie. Non pour construire un univers harmonieux, loin de là; les romans de Marcel Clébant sentent la poudre et le cambouis. ***L'île des oubliés*** a pour cadre la guerre 40-45, ***Quand les dieux souriront aux nègres*** la révolution cubaine des années 1890 et ***Les chevaux immortels*** la guerre des Boers.

Dans ces climats d'adversité, les héros apparaissent comme des êtres à part; jeunes et tendres encore, les circonstances de la vie (la guerre ou la recherche d'un emploi) les placent à leur insu dans un univers qu'ils n'ont pas choisi pour tel. Ils ont en commun leur qualité de soignants : Hopie (*L'île des oubliés*) est brancardier, le héros de *Quand les dieux souriront aux nègres* est médecin et Mathieu Lanthelme (*Les chevaux immortels*) est vétérinaire. Leur fonction leur confère une position privilégiée dans le récit en ce sens qu'ils demeurent autour de l'action et non au centre. Leur vision s'apparente à l'autopsie et elle fait d'eux des témoins de première ligne.

Si ces romans débutent sous le signe du départ pour un voyage lointain – que l'on peut associer à une rupture par rapport au monde de l'enfance –, les deux premiers trouvent leur plein épanouissement dans une forme de huis-clos, qu'il s'agisse de la caverne des rescapés de *L'île des oubliés* ou de l'espace limité des vaisseaux de *Quand les dieux souriront aux nègres*. La promiscuité et l'isolement des lieux sont propices à l'exaspération des traits de caractère et par la même au mûrissement obligé du héros. Mondes à part, ces univers ont leurs règles propres qui diffèrent de celles de la société d'où provient le héros. Quant aux *Chevaux immortels*, ils ne s'éloignent que peu de cette formule car les plaines du Transvaal, cette région aux confins du monde, abritent un peuple singulier dont la morale et les coutumes n'ont que faire des exigences des temps modernes.

L'action qui anime le roman comporte donc une dimension initiatique. L'aventure en dissimule une autre, intérieure celle-ci. La narration peut être considérée comme une suite d'épreuves permettant l'accession à la maturité. *Quand les dieux souriront aux nègres* est assez explicite à cet égard. Le héros séjourne sur un bateau de fer dirigé par un Kommandant raide, qui incarne les traits paternels, puis il se réfugie sur le vaisseau de bois du Lieutenant Benefattore à la voix de miel et à la douceur toute maternelle. Ces deux extrêmes, dont le jeune médecin découvre tôt la faille, s'annihilent symboliquement et matériellement dans un combat naval auquel le jeune héros n'échappe que de justesse. Cet

épisode, qui coïncide avec l'accession à la maturité du héros, n'a rien à envier aux métaphores psychanalytiques des contes populaires.

Dans cette évolution, la femme apparaît comme une force révélatrice. Si l'univers de *L'île des oubliés* est vide de toute présence féminine, les deux autres romans s'articulent autour de l'apparition d'une femme. Branwen (*Quand les dieux souriront aux nègres*) est irlandaise et elle a pu s'enfuir d'un harem où elle était retenue prisonnière. Personnage féerique (les allusions à Tristan et Iseult sont nombreuses et explicites), elle apporte au héros la force de l'intuition et de la perspicacité. Quant à Anne (*Les chevaux immortels*), elle incarne la tradition du peuple bœr; forte elle aussi, elle s'impose par sa clairvoyance et sa détermination à toute épreuve. Alors que Mathieu Lanthelme a rejoint la France, elle arrive un beau jour chez lui et lui déclare : *Tu avais dit que tu aimerais t'en donner autant que tu en désires, c'est-à-dire autant que moi ?* (p. 266). La femme s'apparente à l'évidence, elle apporte la révélation du désir comme source de vie.

Au centre de cette quête initiatique, un débat sans cesse ranimé sur les relations de pouvoir entre les hommes et dans la société, sur l'injustice et la guerre, ainsi que sur les discours qui les justifient. Dear Leader, qui s'est assigné le commandement des personnages de *L'île des oubliés*, assied toute son autorité sur le partage de la nourriture et punit ceux qui se soustraient à son influence en leur administrant – secrètement – un puissant laxatif. Seule la peur qu'il entretient lui garantit son statut dans le groupe. Si même il veille à la survie mentale et physique de ses hommes, le système de rapports humains qu'il instaure repose sur une duperie. Ainsi en est-il des hommes qui commandent les deux navires de *Quand les dieux souriront aux nègres*. Ils ne parviennent à conserver le jeune médecin à bord qu'à force de ruses et de mensonges. De plus, les causes qu'ils servent consacrent l'injustice. Cette citation de Voltaire, qui figure sur la page de garde de *Quand les dieux souriront aux nègres*, définit le sens même de ces pouvoirs malsains : *Tous les hommes seraient nécessairement égaux s'ils étaient sans besoins. La misère attachée à notre espèce subordonne un homme à un autre homme; ce n'est pas*

l'inégalité qui est le malheur, c'est la dépendance. Quant à Mathieu Lanthelme, il découvre avec la guerre des Boers que les peuples sont souvent utilisés pour des enjeux qui les dépassent et dont les retombées leur seront étrangères.

Quant au *Semeur aux yeux verts*, il confirme, sous un autre angle, l'attrait pour cette thématique. Le personnage principal est un soldat américain de la seconde guerre mondiale volontairement immergé, nu et sans armes, dans la dangereuse solitude d'une jungle primitive, sur une île inconnue du Pacifique. L'expérience doit théoriquement permettre aux psychologues militaires d'analyser les processus qui l'auront libéré des conditionnements de la civilisation. Un déconditionnement qui devrait rapprocher son comportement de celui d'un animal sauvage, naturellement adapté à ce type d'environnement. Les «psys» espèrent que l'étude des réactions de ce cobaye humain aidera à former des combattants efficaces programmés pour la survie dans la jungle...

C'est ainsi que l'initiation du héros consiste avant tout en une réaction – d'abord non structurée – à ce pouvoir, en un décodage de ses mécanismes et, enfin, en un stade de maîtrise, où le héros choisit de s'impliquer ou non dans cette interaction et où il définit lui-même le rôle qu'il y tiendra. Aucune forme précise de pouvoir ne vient cependant s'imposer comme formule recommandable. La vigilance est de rigueur quoi qu'il advienne. Les racines du nazisme, que l'on débusque sans peine dans les deux derniers romans, font figure de mise en garde ; c'est cette forme de pouvoir dont Marcel Cléban dénonce inlassablement les assises morbides.

A l'heure où beaucoup ont renoncé à toute forme minimale de certitude morale, pareille attitude peut passer pour un défi. Combiné aux choix d'une narration où l'épique et le merveilleux trouvent leur place et d'une écriture sobre et classique, ce parti pris pour le sens fait l'originalité et la valeur d'un auteur qui a renoué avec la grande tradition des conteurs.